

Ouverture catalane

Bertrand Laurence

Lorsqu'ils reviendraient au coin de la rue, après avoir contourné l'arche de pierre rouge et sans doute planté là-bas quelques drapeaux au plus près du ciel et lancé des fusées qui seront comme des appels au bonheur, il pourrait encore une fois de loin les entendre s'approcher, dans le brouillard confus des voix, puis les voir, entre les rideaux de fumée, du gris noir peu à peu virer au rouge jaune sur tout l'espace ouvert entre les deux rangées d'immeubles, et trembler au son des tambours et des trompettes lorsqu'il seraient sous la fenêtre de sa chambre. De temps en temps un pétard éclatait. Son cœur semblait alors se déloger, chuter au ventre, comme il peut arriver quand on est brusquement distrait d'une méditation. Là, peut-être au contraire y entra-t-il. Dans l'ambiance quelque peu rachitique de son environnement familial, à forte carence en vitamines sonores, nourrie toujours du même plomb qui feutrait toutes choses, il n'était guère habitué à ce que même une voix s'emporte ou qu'un geste se fasse sans contrôle. Ce jour-là il sentait comme une vibration dans la gorge quand cette foule d'hommes et de femmes reprenait ce que disait le haut-parleur, sans qu'il en comprenne toujours le sens. Et s'il en venait à se fixer au hasard

sur un visage et que ce visage subitement se mettait à hurler, alors un frisson très étrange et presque agréable le prenait aux épaules. Plus tard, pensait-il, lui aussi descendrait dans la rue et irait se perdre au milieu de tous ces gens qui semblaient si violemment heureux et il irait courir en tous sens dans ce bruit fracassant.

Les années passèrent, les émotions de Ramon Toran Escriba se durcirent, mais ce jour du 11 septembre à Barcelone lui restait comme sa cachette à songes et à promesses. Le 25 décembre, le 6 janvier, son propre jour d'anniversaire ou le dernier de l'année scolaire en juin, lui étaient à peu près indifférents. Aucun autre jour que ce 11 septembre ne semblait ainsi le remuer de l'intérieur. Ses parents le voyaient chaque fois plus agité et se rendirent bien compte de ce calendrier très singulier pour un si jeune homme, plus concerné par un destin communautaire que par le sien propre. Ils s'en étonnèrent car ils devaient bien s'avouer leur manque de pédagogie nationaliste. Émigrés d'Andalousie vers leurs 20 ans, ayant eu à souffrir des froideurs plus que des brimades, des difficultés d'immersion plutôt que des constats d'étanchéité, ils n'avaient eu ni l'amertume pour combattre la ferveur catalane ni la fibre pour s'en réclamer. Ils supposèrent que c'était là un des effets de l'école publique et des amitiés que l'on s'y fait.

(D'amitié il n'y en eut guère, à l'exception remarquable de Pepone, petit grassouillet sans complexe, malin comme un chat, mais d'une hygiène incertaine qui le condamnait à la solitude et aux railleries. Il se lavait de façon irrégulière et peut-être aussi des

troubles de digestion ou un excès de fécule le dotaient de gaz redoutables.).

Assez vite Ramon ne s'exprima qu'en catalan à la maison. Cependant il tolérait avec douceur qu'on y parlât castillan. Il supportait plutôt le Barça, pour ses fastes et sa grandiloquence, mais n'aimait pas pour autant voir perdre l'Espanyol. Il léchait le fond de ramequin (dès que sa mère avait tourné le dos) de crème catalane, mais pouvait aussi s'empiffrer avec oubli de yemas d'Avila. Pas d'exclusive. Les criques à demi-lune de la Costa Brava où le bleu de la mer vient palpiter à feuilles d'or, mais aussi le gouffre de Ronda accroché de jasmin jusqu'au Giel de rivière. C'est dire que ne s'infiltrait pas en lui de ce poison identitaire qui refuse tout ce qui n'est pas de son territoire. Non, quelque chose d'autre, de clandestin, de plus souterrain, l'avait lié à cette journée de lutte et de revendications.

Il chercha ensuite, au début comme un jeu, puis de plus en plus sérieusement et au détriment de ses études et de sa formation amoureuse, à une façon de « rendre hommage » à la Catalogne, du moins à «sa » Catalogne, à rendre grâce à cette lumière apparue en mille éclats scintillants un jour de septembre. Peut-être voulait-il se fondre avec cette lumière et s'y propulser dans l'oubli de soi, jusqu'à s'y trouver.

Il n'avait guère le goût des sociétés et de la vie en groupe, mais son projet lui intimait de passer outre. Il prit une licence (catégorie « minimales ») au Club de football « les gladiateurs de Catalogne », dont le stade (disons plutôt terrain sablonneux en

pente aux limites incertaines) était bien relié à sa maison par bus. L'expérience du sport collectif se révéla désastreuse. Passent encore les heures à se crotter sous la pluie, les déplacements en car le dimanche à chanter ou la promiscuité bruyante des vestiaires en sueur, mais en plus l'entraîneur, qui alignait toujours ses onze mêmes chouchous (la plupart facétieux, décontractés et superbement indifférents comme tous les enfants gâtés), traitait les remplaçants (dont notre Ramon) avec une vitalité pleine d'insultes et d'humiliations. Pourtant, après quelques mois d'une vie chiffonnée et ruminante à l'ombre des élus (où même des codes secrets ne s'étaient pas établis entre les déclassés) son tour vint. Un des Spartacus se blessa au cours d'un match.

— Ramon, tu prends sa place ! lui dit l'entraîneur, de sa voix aiguë de chien prêt à mordre.

Le long de la ligne indécise tout comme lui, souvent recouverte de sable ou de mousse, et qui lui paraissait sans fin, il essaya de répéter scrupuleusement les exercices d'échauffement. Mais tout se brouillait : il ne savait plus que faire de ses membres et dut se contenter de brasser l'air en désordre. Une fois sur le terrain la panique fut totale, l'impression que tout bougeait, les bâtiments, les grands peupliers et même la poussière au sol, et les regards de tous, surtout ceux du banc, sur lui. Les cris des enfants, qui voulaient participer au jeu ou s'invectivaient, étaient comme un deuxième ballon, qu'il chercha parfois à suivre et à prendre au vol pour détourner les regards : il hurlait alors quelque chose d'incompréhensible qu'il était le seul à entendre. Si par

malheur le ballon, le vrai, venait à lui tomber dans les pieds, il s'en débarrassait illico presto, avant sans doute qu'il n'explose. Il adopta peu à peu une tactique très particulière qui consistait à deviner ses trajectoires et à se placer par anticipation en dehors d'elles. Cette tactique réussit à merveille : il n'en toucha pas plus d'une dizaine. Ce qui démontrait au moins une bonne lecture du jeu. Les dimanches suivants il resta chez lui.

Il s'inscrivit ensuite au Groupe cycliste indépendant de Catalogne, mais il se rendit vite compte que son pays disposait, même autour de Barcelone, d'une variété infinie de côtes de compétition et de faux-plats assassins. Son corps n'arrivait pas à suivre le peloton jovial et, décidément, il n'aimait pas souffrir sur un vélo. Les années suivantes, il s'approcha du Club de pétanque de Catalogne, dont les membres, presque tous retraités, discutaient indéfiniment des différents systèmes de capitalisation. Puis du Groupe Athlétique Catalogne, dont l'essentiel des activités consistait en séances de relaxation dans un vaste gymnase non chauffé. Puis de l'Association des aquarellistes de Catalogne qui diffusait en boucle, pendant les heures d'apprentissage de cette matière si fragile, tous les airs de sardane qui n'en font qu'un. Il ne parvenait pas, non plus, à ce que le bleu du ciel se distinguât du bleu de l'eau. Ensuite se lia à l'Association excursionniste d'ethnographie et de folklore de Catalogne, qui mène un travail minutieux et finalement presque abstrait sur l'épuisement du thème de la sardane. Puis fréquenta les réunions agitées et manifesta avec le Comité antinucléaire de Catalogne, jusqu'à se laisser des affrontements avec la police et des passages à tabac

qui en résultaient. En réaction il chercha le calme auprès de l'Association catalane de thérapie Tan t'len et le rencontra, mais accompagné d'un amollissement généralisé de son être qui ne lui faisait préférer rien à rien, ni se lever le matin, ni rester couché, ni manger, ni faire la diète. Puis, peut-être lui-même en quête de logement, paya une cotisation à l'Association des locataires de Catalogne, dont le directeur s'enfuit peu de temps après en emportant la caisse.

Ramon Toran Escriba en était là et las de ses pérégrinations quand Pepone, voulant lui changer les idées, lui proposa de l'accompagner à la Seu d'Urgell.

— Sors un peu de ton Barcelone ! Je te vois comme un roi qui se gargarise de sa Catalogne sans connaître un seul de ses humbles sujets. (N'allons pas croire que Ramon s'était ouvert de ce qui le rongait, mais son obsession pouvait quand même se lire à gros traits.).

Jamais en effet, sauf peut-être un samedi avec l'Association excursionniste qui lui avait fait battre le pavé d'une place sous un déluge de pluie, il n'était allé dans un de ces petits villages enfouis dans la pierre depuis des siècles, rencontrer de ces catalans qui, à leur tour depuis des siècles, n'étaient jamais montés à la capitale.

— Oui, Pepone, je te suivrai où tu voudras, pourvu que je m'oublie un peu.

Ils partirent un matin frais de grande clarté. Les mouettes volaient haut En se pourchassant l'une l'autre au risque de se fracasser contre les murs. Ils passèrent à toute vitesse au fond de larges vallées le long des fleuves de poussière et traversèrent des paysages de douces montagnes où l'air expirait sous les arbres comme un animal blessé. Il fumait sans arrêt, penché vers la vitre ouverte, pour échapper à l'odeur envoûtante de Pepone.

— Je ne sais même pas où tu me traînes. Qu'allons-nous faire à la Seu d'Urgell ?

— Nous allons rendre hommage au Comte Armengol 1^{er}. Je suis bien sûr que ce nom ne te dit rien !

En effet ça ne lui disait rien du tout. Ils arrivèrent enfin à destination. La ville se décomposait en deux parties bien distinctes : une partie basse, moderne et plane, qui cumulait facilités de construction et lâchetés urbanistiques, et une partie haute, ancienne et en forme de champignon. Celle-ci, toute en pentes et lacets, déclinait le concept très original des parkings suspendus, fièrement postés en avant des maisons et proposant aux véhicules stationnés de splendides vues sur les Pyrénées enneigées. Ils durent laisser le leur et continuer à pied dans un chemin en spirales balisé de pancartes "Comte Armengol 1^{er}". A mi-hauteur de ce promontoire dédié à la voiture, ils débouchèrent dans un recoin ménagé avec peine entre deux parois verticales, où se cachait la mairie, entourée de platanes maigrichons. Sa façade était couverte de banderoles sang et or

et, partout, de ce message ressassé : “Dix siècles de Catalogne”.
(Décidément il n'en sortait pas !).

Pepone aussitôt fut aspiré dans les escaliers vers les salons de réception, à la suite d'un petit bout de femme qui le tirait par la manche

— ... contre tous ! Nous avons lutté contre tant d'invasions ! Les forces étrangères se sont déchaînées sur notre pays, parce que ce pays est au carrefour du monde et de la civilisation. Il fallait bien mater ces rebelles catalans qui, parfois, n'avaient que leur cœur pour se défendre.

Un silence suivit, duquel ne sortaient que des froissements de feuilles de papier, des toussotements et des raclements de gorges (comme aux plus beaux jours des concerts de musique classique). Ramon, derrière Pepone et son escorte, se fraya un chemin parmi l'assemblée et s'approcha de l'estrade. Le visage de l'orateur, planté derrière son micro, lui apparut mangé par une énorme moustache.

— Mais aussi, nous-mêmes avons connu des temps d'expansion en dehors de nos frontières actuelles. Il n'est que d'évoquer la lignée des Armengol pour se rendre compte combien le rayonnement de la Catalogne peut porter loin. Et dans cette lignée, comment ne pas s'intéresser au premier d'entre eux, à son fondateur ?

Sa moustache vraiment était si énorme et frisant, une dague turque dans son fourreau, qu'il était difficile de se concentrer sur ce qu'il disait, tant faisaient rire avec les mouvements de la bouche les flux et reflux de cette mare de poils noirs. Autour de lui, sur l'estrade, il s'en rendait compte maintenant, six personnes étaient assises sur des fauteuils de velours rouge aux bras sculptés à têtes de lion. Cinq d'âge avancé et une fillette d'à peine dix ans qui se tortillait comme un ver et semblait avoir plutôt envie d'aller tirer les nattes de ses copines.

— Il naît en 975. Son père le Comte Borrel II de Barcelone lui donna rigueur et courage, sa mère Luitgarde de Toulouse intelligence et sensibilité... Très tôt ses préoccupations furent...

Il commençait à faire diablement chaud. On n'ouvrait pas les fenêtres. Peut-être, pensa-t-il, pour que la densité puissante des montagnes ne puisse pénétrer dans ces salons et donner à chacun la sensation, même furtive, que sa vie est en équilibre instable. Son voisin par exemple se tiendrait-il aussi droit qu'il le fait ? L'homme à moustache ne serait-il pas paralysé par le doute ? Pepone ne se mettrait-il pas à prendre soin de son corps ? Et lui-même, sa cible, ne la viserait-il pas plus juste ?

— Il ne se résignait à rien qui ne fût à la hauteur de sa Catalogne rêvée sans limite. Rien ne pouvait l'apaiser... Des associations militaires, entre chrétiens d'une Espagne alors inexistante, le mènent jusqu'à Cordoue où il meurt les armes à la main en 1010, lors d'un ultime assaut contre le califat.

La fillette se tordait consciencieusement les mains. Il lui sembla que le patriarche à côté d'elle, l'un des six descendants des Armengol, plus blanc de peau que de cheveu, se plongeait dans un sommeil incontrôlé. Pepone le cherchait du regard : n'es-tu pas content d'être venu ici avec moi ? Et regarde les buffets qui nous attendent !

— C'était deux ans avant sa mort. Il a besoin d'un second souffle. Toujours sur les routes, on finit par perdre son chemin. Il va se retirer un temps au couvent Saint-Gilles, près de Nîmes. Et qu'amène-t-il pour tout bagage ? Les cartes de ses conquêtes passées et futures ? Un projet de traité de bonne entente avec la Provence ? Un livre d'heures enluminé ? Le crucifix empierré d'or de sa dot de mariage ? Du parchemin pour rédiger ses mémoires ? Non, non, vous n'y êtes pas. Mesdames, messieurs, nous sommes en 1008, temps déjà glorieux pour notre pays au milieu d'une Europe obscure, et Armengol 1^{er} emporte dans sa cellule froide de solitude et de méditation un échiquier. Rien de plus, rien de moins.

La moustache s'immobilisa et Ramon crut y voir briller des bulles de salive. L'homme se retourna et demanda aux rejetons Armengol (tous en provenance directe des Etats-Unis où ils côtoyaient tous les déclassés de la noblesse européenne) de se lever. La fillette secoua son grand-père, qui grogna quelque peu. Derrière eux les grandes tentures s'ouvrirent, comme le fit devant Moïse la Mer Rouge. Des trompettes retentirent, comme aux plus beaux jours des arènes romaines, un frisson parcourut

l'assemblée et rien moins qu'un ange, du plafond descendit, porté entre deux filins d'acier, un échiquier géant. Rien de plus, mais tous se mirent à applaudir. Il était, ça oui, de dimensions impressionnantes. On aurait pu, à vélo, y dessiner des cercles. Ses cases avaient la taille d'une raquette de tennis et, à dessein peut-être de recentrer pour la centième fois le débat, ici et maintenant à la Seu d'Urgell, extrémité nord-ouest de la Catalogne espagnole, en pleine célébration d'elle-même et de son Armengol, ses cases étaient sang et or.

Ramon sentit l'air lui manquer. L'Apparition en fanfare de l'échiquier avait fait se presser les gens les uns contre les autres autour de l'estrade. Le maître de cérémonie, dont la moustache entre-temps semblait avoir réduit, donna des petits coups vifs sur le micro.

— Mesdames, messieurs, avant de nous retrouver autour d'un verre, je voudrais vous rappeler le programme de la journée. Nous rendons hommage une fois de plus au Comte Armengol 1^{er}, mais non pas aujourd'hui pour ses qualités d'homme d'État catalan ou de chef militaire, mais pour une autre des nombreuses facettes de cette personnalité si riche et si complexe. Nous lui rendons hommage car, le premier dans nos pays civilisés d'Occident, il a donné au jeu d'échecs, sans jeu de mots, ses lettres de noblesse. Cet après-midi nous inaugurerons une place dans la partie basse de la ville, en son honneur, mais aussi en celui de M. Savielly Tartakover, à qui nous devons, rappelez-vous, l'ouverture catalane. C'est, je crois, un double hommage au génie

de notre peuple et à son rayonnement dans le monde. Mesdames, messieurs, je vous invite à vous rapprocher des buffets.

Les applaudissements reprurent, assez vite fondus dans la bousculade vers le champagne et le boudin. Pepone faisant bouclier de son corps et de son odeur, rejoignit Ramon aisément.

— Ça va ? Tu ne t'emmerdes pas trop ?

— Non, non. Impeccable. Et si je craignais de devenir nationaliste, à présent je le suis de la tête aux pieds. Dis-moi seulement qui est ce Tartacouvert.

— Tartakover ! Eh bien c'est, ou plutôt c'était parce qu'il est mort maintenant, un grand-maître d'échecs. Pas un très fort joueur, mais grand théoricien... On se prend une coupe ?

— Oui, oui, bien sûr.

Ramon apprit alors qu'en 1929 avait eu lieu à Barcelone un tournoi d'échecs avec la présence de quelques-uns des meilleurs joueurs de l'époque, dont Tartakover, qui avait déjà une solide réputation d'expert en théorie du jeu. Les organisateurs, par souci sans doute de promotion et du jeu d'échecs en Catalogne et de la Catalogne dans la sphère du jeu d'échecs, lui avaient à cette occasion demandé d'inventer une nouvelle façon d'engager une partie (ce qu'on appelle en terme technique une ouverture, c'est-à-dire une séquence des premiers coups des blancs et des noirs), qui porterait ensuite le nom de la région. Ainsi après la française, l'anglaise, l'italienne, l'espagnole (mais toujours pas de

basque ou de galicienne !), la sicilienne, la russe (ou Petroff) et d'autres encore, naquit en 1929, des mains de Tartakover, la catalane.

(Peut-être plus tard saura-t-il que quelques années avant, la même chose s'était produite à New-York. Plusieurs joueurs, dont le grand Bogolioubof qui a donné son nom à une défense, participaient là-bas à un tournoi. On ne jouait pas tous les jours, aussi s'ennuyaient-ils un peu. Un jour, en se promenant à trois ou quatre dans le zoo de Central Park, ils voulurent s'amuser à inventer une ouverture. Les idées fusent et ils parviennent par élaborer un début, très fantaisiste, qui rompait avec les grands schémas stratégiques, mais qui sera parfois joué, de loin en loin, par certains joueurs fantasques de haut niveau. Ils cherchèrent à le nommer et comme ils se trouvaient alors sur un banc face à un orang-outang l'appelèrent le début orang-outang).

Même les peaux de saucisson avaient été mangées. Les noyaux d'olives n'avaient pas tous été recrachés. On ne servait plus que des jus de fruit et du moscatel, qui semblait être tiré directement du centre de la terre. Ça traînait en tous sens à la recherche d'une chaise ou d'un fond de bouteille. L'échiquier de bois colonial demeurait là en suspension, superbe et impassible, indifférent à la claque d'avant-buffet comme aux indifférences d'après. Quelques enfants essayaient bien de s'en distraire, mais finissaient vite par se lasser de cette trop forte abstraction.

Enfin, le son chaud et clair des trompettes vint fouetter les sangs assoupis. Ordre fut donné d'évacuer le salon pour qu'une dizaine d'hommes en salopette bleue, gantés de blanc, puissent se saisir tranquillement du monstre en cases et le sortir harnaché de la mairie. Dans l'escalier il ne chercha pas à s'enfuir ni à glisser des bras veinés de peine qui le portaient, pas plus qu'il ne fit le caprice de s'affaler par terre une fois dehors. Il ne manifesta ni gêne ni dégoût pour les cochons écrasés de mousse verte peints sur son verso (à moins que ce ne soient des allégories de la liberté ou des écussons des villes de la province). Il se laissa hisser sans que ses fibres émettent le moindre craquement sur un char à sa mesure qui, d'un étau, lui enchâssait tout un côté.

Ramon observa que même le ciel retenait son souffle et, à sa surprise, fut presque ému lorsque le cortège se mit en route : les trompettes en tête, suivies des officiels ceints d'écharpe et des descendants d'Armengol, du char et des nombreux fidèles qui murmuraient doucement dans la poudre de la procession. Et lui et Pepone, qui cherchait son petit bout de femme nerveuse au-dessus des crânes.

On soulignera les difficultés de la manœuvre, les rues étant étroites et en pente. La musique, le champagne, les pauses forcées dans les virages en épingles, cette compression de chaleur humaine excitaient les cœurs. La grande pièce de bois, de cette foule étirée le veau d'or, frotta plusieurs fois les façades des édifices. Certains de ses habitants, postés aux fenêtres et balcons, se tendaient à rompre leur rambarde pour la toucher au passage. A chaque fois des hourras tonnaient si fort qu'ils couvraient le

chahut des trompettes : “vive la Catalogne”, “notre Armengol pour toujours”, “contre l'espagnole la catalane”.

Rien n'est plus beau, pensa Ramon, que ces instants où le peuple fait un même corps. Rien ne justifie mieux notre destin sur cette terre que d'être ainsi liés les uns aux autres. Retrouverais-je ici ce 11 septembre de mon enfance ? L'échiquier sur sa monture tremble là devant moi, mais il est plus ferme que l'acier. Ses deux couleurs si chères illuminent tous ces passages sombres, soulagent les portails de leur moisissure et transpercent les carreaux sales qui se laissaient grignoter par les mouches. Son envergure fait lever les yeux vers le meilleur de soi et la densité de matière qui est la sienne corse les esprits.

On n'avancait plus. La rumeur grimpa que le grand-père Armengol avait fait une mauvaise chute. Mais fausse alerte ou la chute n'était pas si mauvaise (ou le cortège piétinait-il son cadavre, que sait-on au juste de ce que piétine une foule en marche ?) on repartit. Aux trompettes s'étaient joints maintenant des tambours. Les rues perdaient de leur inclinaison et s'ouvraient entre deux files de platanes. Le cortège s'élargissait comme un boa embarrassé du lapin qu'il vient d'engloutir. On arriva enfin sur une grande place découverte, arène parfaite à l'horizon d'immeubles du siècle passé. Au centre (Pepone le vit au-dessus des crânes, à défaut du petit bout de femme nerveuse) était posée une dalle de béton sur laquelle allait être vissé l'échiquier, debout, légèrement de biais pour ne pas faire panneau d'affichage mais œuvre de mémoire.

Des discours encore furent déclamés, des vibrations communautaires agitées, des vivats lâchés comme des pets de soulagement. Ramon sentit que peu à peu il se détachait de tout cela. Il allait ailleurs. Quelques semaines plus tard, comme il s'observait dans la petite chambre sous les toits cédée par ses parents, il cmt comprendre qu'il approchait d'une zone encore inconnue de lui où ses propres mouvements et réactions s'inscrivaient dans une unité de synthèse. Il ne vivait plus comme à fonds perdus, en roue libre, hors de toute caisse de résonance. Désormais il fabriquait du sens. De la même façon que l'échiquier géant de la Seu d'Urgell, lui aussi avait été vissé sur un projet : devenir un spécialiste de l'ouverture catalane. Il voulut consacrer tout son temps à ce rêve insensé. Autant imaginer quelqu'un qui ne sait rien du piano vouloir être un interprète de référence d'une sonate de Beethoven.

Tout d'abord il s'informa auprès de Pepone des règles du jeu, qu'il ignorait à peu près complètement. A peine avait-il appris les déplacements lourds des tours, les visées obliques des fous, la puissance de la dame et que la finalité suprême était de mater le roi adverse. Mais rien de la perversité du cavalier, de la vertu masquée du pion ni des petits pièges tactiques. Bien vite il en sut autant que Pepone et dut se mettre en quête d'un professeur plus armé. On lui recommanda un club d'échecs du quartier de Gracia où il pourrait rencontrer le grand maître international Miguel Illescas qui avait été dans les années 60 un des tout premiers joueurs espagnols. L'homme était farouche et se méfiait des jeunes morveux qui cherchaient à se distraire de son ancien

prestige. Pourtant la timidité patiente de Ramon le rassura et il accepta de jouer avec lui des parties éclair de cinq minutes.

— Que voulez-vous de moi, il est évident que vous partez de zéro ? lui demanda-t-il après l'avoir écrasé deux fois avec limpidité.

— La compétition ne m'intéresse pas. Je ne veux qu'apprendre l'ouverture catalane, lui répéta Ramon très calmement. Mais ma vie en dépend.

Miguel fixa un moment cet énergumène. Sa bouche se tordait alors qu'il replaçait les pièces et ses petits yeux noirs ne bougeaient presque pas, des phares dans la nuit au loin des côtes. Lui qui avait connu l'ambition tyrannique comprit de quoi il s'agissait. Ce freluquet qui était là face à lui ne plaisantait pas et, vraiment il n'en doutait pas, sa vie en dépendait. Il mettait tout dans la balance, les œufs dans le même panier, tous ses jetons de casino sur le même chiffre. Peut-être oui pourrait-il lui découvrir quelques secrets du jeu, les subtilités profondes de la catalane (dont précisément il avait imaginé une pointe diabolique, qui luisait avec éclat dans ses tiroirs), mais comment faire pour que cet enseignement porte, que ce ne soient pas que des fleurs jetées au vent ?

— J'accepte, mais à une condition. J'arrête quand je veux et sans avoir à vous donner la moindre explication.

Miguel avait un peu plus de 70 ans et ne savait pas alors qu'un maître plus fort que lui déciderait de cela. Des mois s'écoulèrent, gammes théoriques, travail de laboratoire, et de l'ouverture

catalane Ramon eut tout à disposition. La stratégie, l'équilibre fragile, le jugement. Mais jamais l'intuition, qui elle ne s'apprend pas. Réciter ses leçons, positionner sur telle case le cavalier, échanger les fous à tel moment, sacrifier un pion pour s'ouvrir des lignes, ne pas craindre les fausses menaces ; sans doute il le pouvait. Mais répondre avec justesse à un mouvement non prévu, coup de tonnerre dans un ciel tranquille, et prendre une décision audacieuse dans un champ de variantes encore en friche, il n'y arrivait pas.

Un jour, Miguel lui apparut tout agité. Il tremblait en positionnant les pièces.

— Regarde Ramon : hier Youssoupov au tournoi de Dortmund a joué sa dame en b4, dans la position que nous avons étudiée la semaine dernière. On n'avait pas envisagé ce coup, c'est terrible. On est tranquillement assis là pendant des heures à jauger, à mesurer, et on ne voit même pas ça. Je dois dire que je m'en suis arraché les cheveux toute la nuit et que je ne vois pas de bonne alternative pour les blancs. Ils sont perdus Ramon. Ils sont perdus !

Ramon examina avec effroi cette dame noire impudente qui se plaçait là où on ne l'attendait pas. Il commençait à entrevoir vaguement tout ce que son audace traînait derrière elle de puissance. Il avait beau se mordre les doigts croisés sous son nez, il ne comprenait plus rien de cette position qu'il avait pourtant, suivant scrupuleusement en cela les recommandations de son professeur, classée et enregistrée comme satisfaisante pour les

blancs. Miguel bougeait nerveusement les pièces, qui parfois lui tombaient des mains, indiquait les réponses qu'il avait envisagées la nuit passée. Mais toutes fracassaient dans un jeu inférieur.

— C'est si évident ce Dame b4. Je ne l'ai même pas vu !

Après quelques minutes d'un silence pénible, où s'insinuaient le dégoût et la défaite intime, que Ramon n'eut pas la force de troubler tant il était lui-même acculé dans les cordes, Miguel se leva et partit sans mot dire. Il ne le vit plus jamais car il mourut deux jours plus tard d'une attaque cardiaque, sans que cet incident d'ailleurs n'y ait eu son influence.

Le jour même Ramon reçut cette lettre :

Mon petit Ramon,

J'aimerais pour un temps interrompre nos travaux. Je veux m'éloigner un peu des échecs et faire les quelques voyages que je repousse toujours. Étant donné les circonstances, j'ignore si cela te sera de quelque utilité. Je ne t'en ai jamais parlé mais je crois avoir trouvé quelque chose d'intéressant à propos de cette satanée catalane qui te préoccupe tant. Tu réussiras sans doute à le réfuter, c'est tout ce que je te souhaite.

Ton vieux Miguel

Était jointe une page toute griffonnée de lignes arborescentes dans cette codification du jeu d'échecs proche de la bataille navale. Durant des semaines Ramon s'employa sans succès à réfuter l'idée de Miguel. Il eut recours aux ordinateurs les plus performants, qui eux-mêmes tendaient les armes : l'idée de

Miguel donnait décidément un bon avantage aux blancs. Il restait à infiltrer cette perle dans le circuit des joueurs les plus avisés. Mais Ramon, qui y croyait de plus en plus, ne voulait pas courir le risque que le nom de son auteur se perdît dans l'oubli. Il sut par Pepone, engagé comme jamais dans la promotion de la Seu d'Urgell, qu'un tournoi de très haut niveau était prévu pour le prochain hommage à Armengol. Un tout jeune grand-maître espagnol, résidant près de Madrid, devait y participer. Ramon alla lui rendre visite, sous couvert de derniers détails à régler.

— Avec le concours de mon ami Pepone, je vous ai trompé pour avoir accès à vous. Je voudrais vous soumettre une nouveauté théorique dans l'ouverture catalane et, si vous la jugez valable, vous demander de la jouer à la Seu d'Urgell.

— Comme vous y allez ! éclata-t-il de rire.

— C'est une idée de M. Illescas.

La caution semblait suffisante pour du moins écarter les moqueries.

— Je vous l'offre telle quelle et ne vous demanderai qu'une chose : donner le nom de ses auteurs.

Il lui fit signer une reconnaissance. Le jeune grand-maître empocha l'idée, l'étudia à fond pendant des jours et estima qu'elle n'avait pas de parade. Lors du tournoi il eut la chance de pouvoir la jouer contre Youssoupov, qui abandonna quelques coups plus tard. Leur partie eut tout de suite un retentissement

mondial et c'est ainsi que fut connue la variante Illescas-Toran de l'ouverture catalane.

Mais qui est ce Toran ? demanda-t-on. C'est un obscur joueur du temps d'Armengol, peut-être le premier en Europe à avoir jeté les bases du jeu d'échecs moderne.